

Éclairer la ville

« *Images de la ville* » de Jean-Luc Nancy, dans *La ville qui fait signes*, catalogue de l'exposition, Le Fresnoy

Isabelle Décarie

Number 204, September–October 2005

Jean-Luc Nancy, à bords perdus

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/18419ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Spirale magazine culturel inc.

ISSN

0225-9044 (print)

1923-3213 (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this article

Décarie, I. (2005). Éclairer la ville / « *Images de la ville* » de Jean-Luc Nancy, dans *La ville qui fait signes*, catalogue de l'exposition, Le Fresnoy. *Spirale*, (204), 23–23.

ÉCLAIRER LA VILLE

« IMAGES DE LA VILLE » de Jean-Luc Nancy

Dans La ville qui fait signes, catalogue de l'exposition, Le Fresnoy.

DE la villa à la zone urbaine, les images de la ville se succèdent et se superposent pour créer une composition hétéroclite, fondée sur un rapport de tensions, dont l'unité provient de la ville elle-même. Le trait distinctif de la ville serait en effet « d'être ordonnée à elle-même plutôt qu'à n'importe quelle tâche ou fonction ». Nancy explique ainsi que c'est en dépassant le *glomus*, dont la raison est extérieure à lui-même, que la ville endosse son identité propre. Dès lors, l'une des premières images que l'on peut tirer de la ville est celle d'un écartement : elle existe avant tout parce que son développement projette un déni des cultures et des campagnes, un rejet de la terre et qu'elle se concentre littéralement sur elle-même. La ville devient ville quand elle sait se penser et se regarder de l'intérieur. Dès lors, elle foment son propre avenir, faisant de ses perspectives plus « qu'un agencement régulier et harmonieux », un futur qu'elle travaille à bâtir de l'intérieur. Quand Louis XIV choisit de faire construire Versailles dans la périphérie de la capitale « par un reste ou un retour d'archaïsme féodal », c'est que « Paris portait déjà quelque chose de son avenir révolutionnaire, tout autant que la Révolution se programait déjà, de manière nécessaire et non accidentelle, comme urbaine ou citadine et comme "capitale" si l'on peut faire résonner toutes les valeurs de l'adjectif et du substantif¹ ». Nancy retient cet exemple afin de rappeler que les Lumières et la ville entretenaient un lien consubstantiel dans la mesure où ce moment historique a donné à penser une Idée de la Ville. De cette Idée vient la question d'une « intelligibilité propre » de la ville dans laquelle doit se trouver « la compréhension et la projection de son propre développement ». De là l'idée, justement, que la ville se transforme en « un sujet » quand elle renferme une « capacité de sens dont la ville elle-même donne le repère et le critère² », la capacité somme toute de s'exposer et de s'expliquer à elle-même par elle-même. Tout porte à croire que ce savoir sur soi se conçoit dans un geste d'exposition, dont la première étape se constitue par la multiplication des chemins pour créer des quartiers, dans cette manière de s'ouvrir à la vue (tout en bloquant de plus en plus l'horizon) et de transformer sa physionomie. Dans un autre texte, « Images de la ville », Nancy précise que le quartier est une miniature de la ville où se rejoignent « les différences et les disparités, les rivali-

tés et les subordinations », remettant de ce fait en scène la vie de village que la ville aura voulu nier au départ, aura voulu asphyxier. Et c'est justement sur cette question de souffle vital que le village et la ville se départagent, parce que la ville « s'écarte de la vie, de son immédiateté, de sa reproduction, pour aller en direction de l'existence, de son exposition, de la logique de la production, de l'œuvre ».

Hallucinations de la ville

Cet écart fondateur où la ville s'expose apparaît dans les monuments, les places, « les ouvrages d'art » qui déterminent son nouveau statut. La naissance de l'urbain provient ainsi d'« une dialectique ou bien d'un oxymore entre, d'une part, le resserrement, le rapprochement de la villa et autour d'elle, d'autre part, l'écartement, le dégagement de voies spacieuses et d'intervalles commodes ». L'une des figures de la ville serait donc d'emblée paradoxale, fondée sur « un système de tensions » qui s'amplifie, s'accélère, se tend et se contracte à mesure que la ville gagne du terrain, à mesure que son plan initial change de direction et se reverse de l'horizontale à la verticale. Dès lors, quand la ville devient mégapole, elle perd de vue ce qu'elle a renié, elle change littéralement de perspective pour en manquer. En d'autres termes, elle se perd de vue : plus de panorama possible à hauteur d'homme. Elle n'offre plus qu'une image en contre-jour, dans un revers de lumière où l'horizon a été remplacé « par le découpage de ses pignons, cheminées, girouettes, tours, antennes, dômes, flèches, beffrois. Encore faut-il une distance et derechef une élévation pour percevoir cette ombre chinoise de la ville au soleil couchant ».

Pourtant, la grande ville demeure maîtresse de son image : tout en bloquant les vues, elle s'expose toujours encore selon ses propres termes, même si c'est jusqu'à l'égarément, « voire l'hallucination. La ville s'hallucine ». Ce dernier terme désigne mieux que tout autre ce qui se joue dans la mégapole : parce que la ville ne se « laisse plus configurer », son régime de vision change à la fois dans la manière dont elle s'offre au regard mais aussi dans la façon dont on l'appréhende. On ne la connaît et on ne l'éprouve que par à-coups, coups de freins et de klaxons, « coups d'œil » et clignotements constants, dans ces variations intermittentes de

vitesse, de lumières et d'ombres aussi, où « l'alternance des jours et des nuits par laquelle se définissent deux royaumes urbains, deux régimes de fièvre, celle de l'activité et celle de la débauche, cède progressivement à une contamination d'un temps par l'autre, à une extension du travail dans la nuit, à un débordement dans le jour des vapeurs et icônes souterraines ». Car lorsque la ville ne sait plus où aller, lorsque, du bourg à la mégapole, elle s'est rongée de l'intérieur, en procédant par « autophagie », qu'« elle avale ses propres limites, ses remparts et ses faubourgs » et qu'elle ne peut plus s'élever davantage, elle plonge dans les bas-fonds où elle creuse son espace pour redéployer son périmètre vers ses entrailles.

Ce motif de l'autophagie nous renvoie aux figures que la ville a suscitées d'elle-même, comme celle d'une « unité organique » et même animale (à laquelle revient souvent Nancy), comme celle aussi de la peau convoquée par le philosophe pour montrer comment la ville aujourd'hui se défait de « sa peau de ville » pour ne laisser voir que ses excroissances qui « rendent une peau méconnaissable » quand « l'excès en soi » est la logique suivie. Bien qu'elle provoque ses propres images, des images qui foisonnent, s'enflamment, s'électrisent au rythme d'un « tohu-bohu », la ville a aussi besoin qu'on l'imagine. C'est pourquoi il faut passer par la personnification, l'oxymore, l'hyperbole pour lui renvoyer le portrait de son visage³ : pour qu'elle puisse entendre l'appel à l'excès qu'elle se lance à elle-même, pour qu'elle puisse prendre la mesure de « l'exaltation et l'abattement des fièvres » qui circulent en elle et qu'elle sache « si c'est maladie ou génie », pour qu'elle se réveille de « l'entreprise somnambulique » qu'est devenu l'urbanisme, pour qu'elle compte enfin avec l'éclairage audacieux que lui procure la philosophie.

Isabelle Décarie

1. Jean-Luc Nancy, « Les deux avenir de la ville », à paraître dans *Le bottin des Lumières*, Ville de Nancy, 2005, p. 132-133.
2. *Ibid.*, p. 132.
3. *Ibid.*, p. 133.
4. Ces textes sur la ville font écho au texte de Nancy intitulé « Trafic / Déclat » qui se trouve dans *Portraits / Chantiers* (avec Philippe Lacoue-Labarthe et Nicolas Faure, Genève, Mamco, 2004, p. 77-79), et dont j'ai déjà parlé (« Les travailleurs du cœur », *Spirale*, n° 199, novembre-décembre 2004, p. 33-34).